

—Il n'est pas besoin d'être sorcier pour deviner cela.

Ici il y eut une pression de mains. La jeune fille reprit avec un gros soupir : —Il m'a dit que nous nous quitterions dans huit jours.

—M. Mirobolando s'est trompé de six ; n'importe !

—Que tu deviendrais général, qu'un de mes parens serait tué sur le champ de bataille par un boulet de canon, et qu'il aurait la croix.

—Avant ou après sa mort ? demanda Arthur d'un ton goguenard. Et se retournant de mon côté en souriant : “ Le boulet sera pour moi, et la décoration pour toi. L'atrologue aura confondu tout cela dans sa barbe. Continue, dit-il à sa cousine.

—Il m'a dit aussi que quelqu'un de ma connaissance ferait un grand voyage.

—Parbleu ! je le crois bien : nous allons en Bavière.

—Et que je ferais un mariage superbe.

—J'en accepte l'augure. Va toujours.

—Il m'a dit encore que la personne que j'aime, toi par conséquent, aurait un entretien particulier avec un grand monarque de la terre, relativement à une princesse étrangère, et qu'il mourrait ensuite comblé d'honneurs et de richesses, sans enfans.

—Décidément M. Mirobolando n'est qu'un imbécile et un mauvais plaisant ! Ensuite ?

—Ensuite il m'a dit toutes sortes de choses dont je ne me souviens pas bien : que j'aurais des diamans, des cachemires et une calèche. Ah ! j'oubliais, dit Eulalie en changeant d'inflexion de voix, que je deviendrais veuve avant l'âge, que je serais duchesse, enfin une toule de niaiseries auxquelles on ne peut croire. Quel bonheur cependant si tout cela pouvait se réaliser un jour !

—Même le veuvage ! s'écria Arthur d'un ton comique. Et bien ! merci de la prédiction ! celle-ci est un peu trop forte ! Toi, duchesse ! Mais c'est voler effrontément l'argent du public ! Je deviendrais donc duc, moi ?

—Ne te fâches pas : le magicien n'a pas parlé de toi.

Tu as raison ; mais alors je te demande d'avancer ta protection.

—Et moi de même, mademoiselle, dis-je en m'inclinant.

Deux jours après cette promenade, Saint-Laurent et moi, nous prenions la malle-poste pour aller à Munich où était le dépôt de notre régiment.

Nous y arrivâmes un mois avant que le traité de paix entre la France et l'Autriche fût signé.

Nous étions à la fin de 1809, année de prodiges pour la grande armée qui avait illustré à jamais les plaines de Wagram, Rien n'avait manqué à sa gloire. Elle se reposait de ses fatigues dans

les environs de Vienne, où Napoléon l'avait concenrée. Notre division était venue prendre ses cantonnemens dans les villages qui avoisinaient Neuwiedell, à peu de distance d'un antique château, bâti sur une éminence, à une quinzaine de lieues tout au plus de Schœnbrunn, où l'empereur avait établi son quartier-général. Ce vieux manoir, quoique dans la position la plus pittoresque, avait été entièrement abandonné depuis la mort de Joseph II, frère de la reine Marie-Antoinette et oncle de l'empereur d'Autriche. Il était même devenu un lieu d'effroi pour les habitants des environs qui racontaient mystérieusement que, la nuit, l'ombre de Joseph II, enveloppée de son linceul, en parcourait les longues galeries désertes, une torche à la main. Dix, vingt, cent personnes l'avaient vu ; elles avaient parfaitement reconnu l'ancien monarque.

La plupart des officiers de notre régiment logeaient et prenaient leurs repas chez un nommé Spielmann, brave homme d'un caractère fort superstitieux. Un jour que nous attendions le dîner, notre hôte, pour nous faire patienter, ayant amené la conversation sur le château de Neuwsiedell, nous raconta quelques-unes des apparitions merveilleuses dont il avait été le théâtre, avec un ton de bonhomie tel, qu'il produisit un grand effet sur l'esprit de Saint-Laurent, naturellement porté au mysticisme. Il avait gardé le silence pendant ce récit que nous avions fréquemment interrompu, moi surtout, par des exclamations ironiques et de bruyants éclats de rire. Saint-Laurent, seul, avait écouté attentivement Spielmann. Lorsqu'il eut achevé de parler :

—Eh bien ! lui dit-il le regard animé, si vous voulez m'indiquer le chemin du château, je me fais fort d'y passer une nuit et de prouver aux habitants de ce pays que feu S. M. Joseph II ne revient que dans leur imagination. Je ferai plus : si, comme je le suppose, le spectre n'est qu'un adroit coquin, en chair et en os, qui ne cherche qu'à exploiter à son profit la crédulité des honnêtes gens, je m'engage à lui couper les deux oreilles et à vous les apporter, comme preuve de ce que j'avance.

—Oh ! mon officier, répliqua vivement Spielmann, renoncez à ce projet, car il pourrait vous en arriver malheur. Heideloff, jeune, et brave soldat, a voulu tenter de voir seulement le revenant... Hélas ! il ne l'a que trop bien vu, le pauvre garçon ! Il en a perdu la raison : aujourd'hui, il est fou à lier.

—Bast ! fit Arthur, j'ai la tête bonne, moi ! et mon parti est pris. Demain soir, sans remise, j'irai faire connaissance avec l'oncle illustre de l'empereur d'Autriche.

Nous défiâmes notre camarade d'exécuter ce projet ; il se contenta de nous répondre d'un ton